

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Un ange passe

François Bilodeau

Volume 34, Number 6 (204), December 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31440ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bilodeau, F. (1992). Un ange passe. *Liberté*, 34(6), 117–120.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

CINÉMA

FRANÇOIS BILODEAU

UN ANGE PASSE

En adaptant *Being at home with Claude*, de René-Daniel Dubois, Jean Beaudin n'a pas pu s'empêcher de signaler la présence de son médium, comme s'il avait eu peur de faire «théâtre filmé». La séquence d'ouverture dans les rues de Montréal, un soir d'été, situe certes l'action de la pièce mieux qu'un simple décor, mais elle apparaît outrée et superflue tant les techniques cinématographiques s'y affichent avec excès et virtuosité. C'est comme si Jean Beaudin n'avait pas cru qu'en mettant en scène la pièce à l'écran il ne créait pas proprement dit, et qu'il lui fallait donc user de façon spectaculaire des images, de la bande sonore et surtout du montage pour se prouver qu'il était l'égal de l'auteur.

Les échappées que se permet le cinéaste ne s'intègrent pas toujours bien au drame d'Yves, le jeune prostitué homosexuel qui se livre à la police après avoir assassiné Claude, son amant, étudiant en lettres à l'université. Ainsi, le ralenti de la sœur du héros courant en pleine nature, ou encore la séquence où le policier sort dans le jardin attendant au bureau du juge viennent inutilement briser le huis clos de l'interrogatoire. Par contre, Beaudin réussit la transposition de la relation entre Yves et Claude, peut-être parce que, tout en sortant du texte et du lieu où le drame se joue, il ne force pas trop la note, teinte ces scènes de mélancolie et recrée là le «huis clos» qu'à première vue il avait délaissé.

En effet, comme Yves et le policier dans le bureau du juge, Yves et Claude s'enferment et s'absentent du monde, de leur rencontre au «carré» à leurs derniers ébats. Leur amour n'existe que dans cette retraite où ils se retrouvent absolument seuls — «comme des moines», dira Yves. Il fait la connaissance de l'étudiant après être sorti d'un bar bondé, et Claude s'éloigne lui aussi d'un groupe pour aller le rejoindre sur le banc du parc. La relation amoureuse ne s'épanouit qu'à la faveur d'un éloignement, et c'est parce qu'il pressent que le monde finira un jour par les rejoindre, par avoir raison d'eux et par tout gâcher qu'Yves tue son «frère», son «semblable», son «reflet».

Claude est en fait une projection d'Yves, son double glorieux: «lui, c'est moé; moé, c'est lui.» Il est le frère jumeau qui, toutefois, n'a «jamais eu à passer ses journées dans marde». Par l'entremise de cet ange né dans la haute-ville de Québec, Yves mesure, face au policier, la distance entre la jungle montréalaise, peuplée de manques, de miroirs déformants et de masques grotesques, et le paradis idyllique du passé, royaume de l'enfance, de la poésie et de l'insouciance. Les grands-parents d'Yves vivaient à Westmount avant qu'un revers de fortune ne vienne faire rétrograder la famille. Habité par la nostalgie, le jeune homme se rend souvent sur la montagne, qui, bien qu'il n'y possède rien et qu'il y soit un étranger, n'en reste pas moins à ses yeux son «domaine».

Si la pièce de René-Daniel Dubois offre plusieurs niveaux de lecture, il est clair, par les indices qui y sont parsemés, qu'on ne peut en écarter la dimension socio-politique. Beaudin n'a pas manqué de le souligner — sans trop insister, heureusement —, par exemple en ornant d'un drapeau du Québec un mur de la chambre d'Yves. Celui-ci tue Claude le 1^{er} juillet, alors que Montréal fête le jazz et, bien sûr, le Canada; et l'on apprendra que l'étudiant était membre du Parti québécois. Après avoir commis son crime, Yves prend la fuite, se rend à la montagne, s'attarde au

belvédère de Westmount, puis se dirige vers le centre-ville en empruntant la rue Landsdowne (Land's down?). L'interrogatoire se déroule au palais de justice, dans le bureau d'un certain juge Delorme — que nous ne verrons jamais — et dont Yves a réussi à se procurer la clef, au grand dam du policier; moins sobre qu'au théâtre, le bureau reflète, avec son mobilier et ses larges rayons de bibliothèque bien rangés, le confort d'une bourgeoisie francophone, que le policier, tel un bon chien de garde, a pour fonction de protéger. (Notons que ce personnage est nettement plus âgé dans cette version que dans celle montée au Quat'sous en 1985. Ce choix a des conséquences: l'écart entre Yves et le policier est élargi, et on croit sur parole un Jacques Godin lorsqu'il dit en avoir vu d'autres.)

Sans qu'il en prenne vraiment conscience — car, mû par ses rêves et ses émotions, il a du mal à interpréter ses gestes —, Yves vient jeter un pavé dans la mare des notables: l'espace d'une confession, lui, le «trou d'cul», rompt les cloisons étanches entre le haut et le bas, entre le noble et le vulgaire. Parce qu'elles bouleversent l'ordre auquel il est habitué, l'intrusion du jeune prostitué dans le bureau du juge et sa liaison avec «un beau gars cultivé» étonnent et choquent particulièrement le policier.

Un peu comme le narrateur de *Prochain épisode*, dont il partage la pensée mythique, Yves rêve de se posséder, d'habiter une maison et de jouir de l'aisance qui transparaît dans le titre tout anglais. Westmount rappelle le château de H. de Heutz, domaine inaccessible dont la plénitude est l'envers de l'errance névrotique du personnage. Cependant, à l'encontre du «héros» d'Hubert Aquin, Yves s'en prend — du moins, par la parole — à un pouvoir local qui assure son confort en maintenant l'ordre établi, à des représentants de l'appareil politico-judiciaire qui, tant le policier que le juge, se satisfont de leurs rôles de (petits) gardiens.

À cet égard, Yves fait penser au Jésus de Denys Arcand: il s'introduit dans un temple — des vitraux parent

le bureau — et oppose à l'esprit de compromission des notables sa soif d'authenticité et de beauté. Or, contrairement à Daniel Coulombe, Yves n'est pas un artiste; il peste d'ailleurs contre sa maladresse avec les mots et idolâtre justement Claude pour le talent dont il est privé. Racolage populiste de la part de l'auteur, qui, pour plaire au plus grand nombre, masque sa culture derrière les oripeaux du vulgaire? Je ne crois pas. En racontant au policier sa rencontre avec l'ange, Yves met le doigt sur ce qui leur manque à tous deux: une culture. Il rend compte d'une pauvreté qui s'étend au-delà de lui-même.

Le texte riche et dense de René-Daniel Dubois se serait bien passé de certains traits que Jean Beaudin lui a prêtés. Bourrée de synthétiseurs, comme cela semble la règle dans les films québécois, la musique de Richard Grégoire encombre notamment les dernières scènes; et si Roy Dupuis incarne avec aplomb un Yves fébrile et vulnérable, il émet parfois des jappements plutôt que de réciter ses répliques. Le film sert mieux la pièce lorsqu'il se fait discret: le plan du kiosque vide dans le parc, à la fin, suggère qu'un ange a bel et bien passé.